

*Fiction & Cie*



Lydie Salvayre

HYMNE

*roman*

*Seuil*

*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

---

## DU MÊME AUTEUR

La Déclaration  
*Julliard, 1990*  
*Verticales, 1997*  
et « *Points* », n° 598

La Vie commune  
*Julliard, 1991*  
*Verticales, 1999*  
et « *Folio* », 2007

La Médaille  
*Seuil, 1993*  
et « *Points* », n° 1148

La Puissance des mouches  
*Seuil, 1995*  
et « *Points* », n° 316

La Compagnie des spectres  
*Seuil, 1997*  
et « *Points* », n° 561

Quelques conseils utiles aux élèves huissiers  
*Verticales, 1997*

La Conférence de Cintegabelle  
*Seuil / Verticales, 1999*  
et « *Points* », n° 726

Les Belles Âmes  
*Seuil, 2000*  
*Corps 16, 2001*  
et « *Points* », n° 900

Le Vif du vivant  
dessins de Pablo Picasso  
*Cercle d'art, 2001*

Et que les vers mangent le bœuf mort  
*Verticales, 2002*

Contre  
*Verticales, « Minimales », 2002*

Passage à l'ennemie  
*Seuil, 2003*  
et « *Points* », n° 1252

La Méthode Mila  
*Seuil, 2005*  
et « *Points* », n° 1513

Dis pas ça  
*Verticales-Phase deux, 2006*

Portrait de l'écrivain en animal domestique  
*Seuil, 2007*  
et « *Points* », n° 2121

BW  
*Seuil, 2009*

---

## Dans la même collection

Natacha Michel, *Circulaire à toute ma vie humaine*  
Jean-Luc Benoziglio, *Louis Capet, suite et fin*  
Éric Rondepierre, *La Nuit cinéma*  
Hervé Chayette, *76, avenue Marceau*  
Pierre Guyotat, *Ashby* suivi de *Sur un cheval*  
Lydie Salvayre, *La Méthode Mila*  
Robert Coover, *Les Aventures de Lucky Pierre*  
Maryline Desbiolles, *Primo*  
Jean Hatzfeld, *La Ligne de flottaison*  
Tomas Compère-Morel, *La Gare centrale*  
Alain Robbe-Grillet, *Préface à une vie d'écrivain* (avec CD-MP3)  
Patrick Roegiers, *Le Cousin de Fragonard*  
Emmanuelle Pireyre, *Comment faire disparaître la terre ?*  
Robert Coover, *Le Bücher de Times Square* (rééd.)  
Antoine Volodine, *Nos animaux préférés*  
Fabrice Gabriel, *Fuir les forêts*  
Patrick Deville, *La Tentation des armes à feu*  
Anne Weber, *Cendres & métaux*  
Anne Weber, *Chers oiseaux*  
François Maspero, *Le Vol de la mésange*  
François Maspero, *L'Ombre d'une photographe, Gerda Taro*  
Patrick Kéchichian, *Des princes et des principautés*  
Éric Marty, *Roland Barthes, le métier d'écrire*  
Patrick Froehlich, *Le Toison*  
Chantal Tomas, *Thomas Bernhard, le briseur de silence* (rééd.)  
Gérard Genette, *Bardadrac*  
Raymond Jean, *Cézanne, la vie, l'espace* (rééd.)  
Alain Fleischer, *L'Amant en culottes courtes*  
Pavel Hak, *Trans*  
Julien Péluçon, *Formications*  
Patrice Pluyette, *Blanche*  
Norman Manea, *Le Retour du Hooligan*  
Jean-Pierre Martin, *Le Livre des hontes*  
Xabi Molia, *Reprise des hostilités*  
Maryline Desbiolles, *C'est pourtant pas la guerre*  
Maryline Desbiolles, *Les Corbeaux*  
Emmanuel Loi, *Une dette (Deleuze, Duras, Debord)*  
Éric Pessan, *Cela n'arrivera jamais*  
Emmanuel Rabu, *Tryphon Tournesol et Isidore Isou*  
Fabrice Pataut, *En haut des marches*  
Sophie Maurer, *Asthmes*  
Centre Roland-Barthes, *Le Corps, le sens*  
Jacques Lacarrière, *Le Pays sous l'écorce* (rééd.)  
Jacques Henric, *Politique*  
Alain Tanner, *Ciné-mélanges*  
Tomas Pynchon, *L'Arc-en-ciel de la gravité* (rééd.)  
Antoine Volodine, *Songes de Mevlido*  
Lydie Salvayre, *Portrait de l'écrivain en animal domestique*  
Charly Delwart, *Circuit*  
Alain Fleischer, *Quelques obscurcissements*  
Jean Hatzfeld, *La Stratégie des antilopes*  
Denis Roche, *La photographie est interminable*  
Norman Manea, *L'Heure exacte*  
Jean-Marie Gleize, *Film à venir*  
Michel Braudeau, *Café*  
Jacques Roubaud, *Impératif catégorique*  
Jacques Roubaud, *Parc sauvage*  
Charles Robinson, *Génie du proxénétisme*  
Christine Jordis, *Un lien étroit*  
Emmanuelle Heidsieck, *Il risque de pleuvoir*  
Avril Ventura, *Ce qui manque*  
Emmanuel Adely, *Genèse (Chronologie)* et *Genèse (Plateaux)*  
Jean-Christophe Bailly, *L'Instant et son ombre*  
Maryline Desbiolles, *Les Draps du peintre*  
Catherine Grenier, *La Revanche des émotions. Essai sur l'art contemporain*

Robert Coover, *Noir*  
Patrice Pluyette, *La Traversée du Mozambique par temps calme*  
Olivier Rolin, *Un chasseur de lions*

---

  
Christine Angot, *Le Marché des amants*  
Tomas Pynchon, *Contre-jour*  
Lou Reed, *Traverser le feu. Intégrale des chansons*  
Centre Roland-Barthes, *Vivre le sens*  
Chloé Delaume, *Dans ma maison sous terre*  
Patrick Deville, *Equatoria*  
Roland Barthes, *Journal de deuil*  
Alain Veinstein, *Le Développement des lignes*  
Alain Ferry, *Mémoire d'un fou d'Emma*  
Allen S. Weiss, *Le Livre bouffon. Baudelaire à l'Académie*  
Gérard Genette, *Codicille*  
Pavel Hak, *Warax*  
Jocelyn Bonnerave, *Nouveaux Indiens*  
Paul Beatty, *Slumberland*  
Lydie Salvayre, *BW*  
Norman Manea, *L'Enveloppe noire*  
Norman Manea, *Les Clowns*  
Antoine Volodine et Olivier Aubert, *Macau*  
Jacques Roubaud, *'le grand incendie de Londres' (nouvelle édition du grand projet)*  
Alix Cléo Roubaud, *Journal (1979-1983) (rééd.)*  
Herbert Huncke, *Coupable de tout et autres textes*  
Lou Reed, Lorenzo Mattotti, *The Raven/Le Corbeau*  
Patrick Roegiers, *La Nuit du monde*  
Maryline Desbiolles, *La scène*  
Christian Boltanski et Catherine Grenier, *La Vie possible de Christian Boltanski (rééd.)*  
Olivier Rolin, *Bakou, derniers jours*  
Charly Delwart, *L'Homme de profil même de face*  
Christine Angot, *Léonore, toujours*  
Louis-Jean Calvet, *Le Jeu du signe*  
Jean-Pierre Martin, *Éloge de l'apostat. Essai sur la vita nova*  
Franck Smith, *Guantanamo*  
Roberto Ferrucci, *Ça change quoi*  
Alain Veinstein, *Radio sauvage*  
Robert Coover, *Ville fantôme*  
Fabrice Gabriel, *Norfolk*  
Tomas Heams-Ogus, *Cent seize Chinois et quelques*  
Tomas Pynchon, *Vice caché*  
Chantal Tomas, *Le Testament d'Olympe*  
Antoine Volodine, *Écrivains*  
Marilyn Monroe, *Fragments. Poèmes, écrits intimes, lettres*  
Charles Robinson, *Dans les Cités*  
Frédéric Werst, *Ward, I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> siècle*  
Jean-Marie Gleize, *Tarnac, un acte préparatoire*  
Jacques Henric, *La Balance des blancs*  
Éric Marty, *Pourquoi le XX<sup>e</sup> siècle a-t-il pris Sade au sérieux ?*  
Norman Manea, *La Tanière*  
Georges-Arthur Goldschmidt, *L'Esprit de retour*  
David Byrne, *Journal à bicyclette*  
Alain Veinstein, *Voix seule*

COLLECTION  
« Fiction & Cie »

---

fondée par Denis Roche  
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-105567-2

© Éditions du Seuil, août 2011

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

[www.fictionetcie.com](http://www.fictionetcie.com)

*Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#)*

---

Mon siècle, mon fauve, qui pou  
Te regarder droit dans les ye

Ossip Mandelsta  
*Le Siè*

---

# Table des matières

[Couverture](#)

[Collection](#)

[Copyright](#)

[Table des matières](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

---

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

[Chapitre 26](#)

[Chapitre 27](#)

[Chapitre 28](#)

[Remerciement](#)



On dit qu'il était timide.

~~Qu'il avait le charme efféminé des timides.~~

---

Leur douceur.

On dit qu'il approuvait courtoisement les conneries qu'on lui expliquait plutôt que d'en débattre. Qu'il était incapable de dire non. Qu'il était incapable de soutenir un regard hostile. Que lorsqu'il parlait il mettait la main devant sa bouche, comme pour s'excuser de l'ouvrir.

On dit qu'il l'ouvrait peu.

Que sa réserve était son inclination naturelle, et sa morale.

On dit qu'il ne savait pas déchiffrer la musique. Qu'il était infoutu d'écrire et même de nommer les formes musicales inouïes qu'il inventait. Que le sentiment de cette incapacité aggravait considérablement sa timidité naturelle. Que lorsqu'il se vit contraint d'avouer à Miles Davis (lequel lui avait transmis une de ses compositions en signe d'amitié), lorsqu'il se vit contraint de lui avouer qu'il ne savait pas déchiffrer sa musique, il eut envie d'entrer sous terre. Et d'y rester.

On dit que le jour où il apprit l'assassinat de Martin Luther King (il se trouvait dans un bar fréquenté par les Blancs), il garda un silence mortel lorsqu'un type gueula Bon débarras ! Que son visage resta de marbre lorsqu'un autre se mit à rugir C'est une bonne leçon pour les nègres ! Qu'il versa très lentement le sucre dans son café lorsque le barman, avec une affreuse expression de joie sur la figure, commenta Bien fait, le bamboula l'a bien cherché ! Qu'il fit tourner très lentement sa cuillère dans la tasse (sa main tremblait-elle un peu ?) lorsque ce dernier, pour faire bonne mesure, vociféra On va quand même pas se laisser chier sur la tête par des macaques ! Qu'il avala très lentement sa boisson malgré les bonds que faisait son cœur, serré comme le poing, jusqu'à sa bouche. Qu'il refoula au fond de lui une colère vieille de plusieurs siècles, une colère héritée d'un peuple qui avait appris, pour sauver ses billes, à ne pas parler inconsidérément. Mais que le lendemain de ce drame, le 5 avril 1968, à Newark, sur la scène du Symphony Hall, il rendit un hommage inoubliable à l'homme assassiné, et fit jaillir en beauté sauvage la douleur concentrée, immobile et muette qu'il avait, la veille, au prix d'un effort inhumain, contenue. On dit qu'il ne s'aimait pas. Que sa timidité incurable venait de ce qu'il ne s'aimait pas.

Qu'il n'avait aucune assurance aucune. Qu'il demandait souvent à ses proches Est-ce qu'on me prend pour un pitre ? Est-ce que je ne suis pas ridicule avec ce chapeau ? On dit qu'il ne sortait de sa timidité que pour être, sur scène, l'audace même.

Il fut, le 18 août 1969, l'audace même.

Il fit ceci : il s'empara de l'Hymne et il le retourna.

Il eut ce front.

Il prit ce risque.

L'hymne entonné en prélude aux allocutions du président Nixon, l'hymne qui résonnait lors des célébrations de tueries héroïques, l'hymne intouchable, l'hymne immuable, l'hymne de la superpuissance blanche classée n° 1 au hit-parade des pays producteurs de bombes : au napalm, au phosphore, à la dioxine, au graphite, tritonales, à fragmentation, à guidage laser, à sous-munitions, il en avait pour tous les goûts, l'hymne d'amour de la patrie, car amour et patrie sont deux mots qui parfaitement s'accolent (j'ai à l'esprit un autre verbe que je n'ose pas écrire), l'hymne des braves boys qui savaient opposer leur mâle résistance à la propagation communiste avec l'aide miséricordieuse de Dieu et suivant la méthode imparable du search and destroy encore appelée civilisatrice, cet hymne-là il s'en saisit et il le renversa.

L'hymne sacré, symbolique, scrupuleusement respecté, l'hymne régimentaire qui avait envoyé son ami Larry Lee se faire trouer la peau dans les jungles du Vietnam, l'hymne qui accueillait en fanfare les GI morts au combat, lesquels arrivaient de Saïgon en emballage capitonné, car sacrifier sa vie à la lutte contre le Mal méritait amplement un emballage capitonné, la patrie reconnaissante ne reculant devant aucun sacrifice, l'hymne sanglé de la tradition, l'hymne engoncé dans son uniforme, l'hymne bêlé à l'école, en cadence, un-deux, l'hymne vidé de sa substance et brailé sur les stades. Croyez-moi, dites-moi pouvez-vous voir dans les lueurs de l'aube ce que nous acclamions si fièrement au crépuscule, l'hymne qu'on chantait sans l'entendre, depuis le temps, l'hymne embaumé, l'hymne empoussiéré, l'hymne pétrifié de la nation, il l'empoigna, le secoua, et aussitôt en fit jaillir une liberté qui souleva l'esprit.

C'est de *The Star Spangled Banner* que je parle. C'est de ce morceau si légitimement fameux que Jimi Hendrix joua à Woodstock le 18 août 1969, à 9 heures, devant une foule qui n'avait pas dormi depuis trois jours, et que j'écoute des années après, dans ma chambre, avec le sentiment très vif que le temps presse et qu'il me faut aller désormais vers ce qui, entre tout, m'émeut et m'affermit, vers tout ce qui m'augmente, vers les œuvres admirées que je veux faire aimer et desquelles je suis, non, non, sommes, infiniment redevable.

Car je l'ai décidé ce matin (changerai-je d'avis dans un mois ?), je ne veux plus parler que de choses qui, véritablement, m'importent et me touchent à vif. Je ne veux plus avoir d'autres liens qu'avec ceux-là qui m'aident à vivre, connus ou anonymes, morts ou vivants, Jean Vernet, mon voisin adorable, ou Hendrix, ce génie, mue par cette illusion que, en laissant de leur vie quelques traces écrites, leur disparition sera pour moi un peu moins irrémédiable, et un peu moins triste la certitude qu'ils resteront dans mon souvenir à tout jamais irremplacés.

J'écoute l'Hymne une fois encore. Et alors que je trouve souvent je ne sais quoi de dépassé et de vieux jeu dans les romans qui firent le bonheur de ma jeunesse, le cri que lança Hendrix en jouant *The Star Spangled Banner*, à Woodstock, le 18 août 1969, à 9 heures du matin, ce cri me bouleverse tout comme au premier jour. Et sans qu'on puisse imputer (je l'espère) ce constat à l'étiollement de mes sens, j'ai le sentiment que je n'entends plus aujourd'hui de cri qui ait, comme le sien, ce souffle capable d'arracher les arbres.

Car ce matin du 18 août 1969, à Woodstock, Hendrix fit entendre un cri insoutenablement insoutenablement beau, et paradoxalement libérateur.

Un cri plus fort que tous les mots, un cri d'effroi devant la vie menacée par la folie guerrière, d'espoir increvable devant la beauté.

Un cri qui déchira l'espace, un cri aux accents inconnus, un cri qui était comme une incantation aboyée dans un monde infernal, comme un sanglot terrible.

Un cri lancé au ciel.

Un cri si intense, si véhément, d'une puissance d'entraînement telle qu'il traversa l'épaisseur du temps, traversa tous les blocs de résistance qui obstruent la mémoire, jusqu'à m'atteindre, jusqu'à nous atteindre en plein cœur, et à nous traverser.

On dit que la voix d'Orphée faisait miraculeusement se coucher les bêtes.

Le cri de Hendrix fit tomber en un instant, ce matin du 18 août 1969, à Woodstock, des milliers d'indifférence et d'amnésie.

---

Il résonne encore aujourd'hui.

Et son pouvoir d'interpellation reste intact.

Mieux encore, c'est aujourd'hui peut-être, puisque le temps parfois peut apporter des roses, ainsi que le disait Carlyle à sa manière enrubannée, c'est aujourd'hui peut-être qu'il nous est le plus nécessaire.

Car où entend-on aujourd'hui un hurlement de cette portée qui se lève contre l'horreur et redonne vie à nos vies ?

Où entend-on aujourd'hui une protestation qui ait cette force à décorner les bœufs et qui soit audible par tous ? Où entend-on aujourd'hui une conflagration de cette ampleur qui nous alarme aussi abruptement sur la démente du monde et qui nous interroge aussi abruptement sur notre maintenant ?

Le monde serait-il devenu si beau, si juste et si pacifique qu'un hurlement pareil au sien serait absurde ? Notre vie serait-elle si heureuse que seuls quelques attardés auraient encore à s'époumoner ?

La violence se serait-elle miraculeusement dissipée ?

Ou notre abdication serait-elle si totale que nous n'aurions plus à nous insurger ?

Tout me pousse, les jours sombres, à penser que cette dernière hypothèse est peut-être la plus vraie, à force de percevoir, jour après jour, l'expression de la révolte affadie dans des livres indigents et qui manquent de soufre, déshonorée dans des chansons mises à la mode à grand renfort de puanteur pervertie dans les discours politiques des pros du changement, ou, pire encore, dans les sermons édifiants de ceux, prophètes, télévangélistes milliardaires ou autres délinquants parlant au nom de Dieu, qui n'ont à la bouche que la parole amère des redresseurs de torts.

Le cri que Hendrix fit entendre à Woodstock, le 18 août 1969, à 9 heures du matin, ce cri continue aujourd'hui de crier et de défier le temps. C'est cela surtout que je voudrais dire à propos de *The Star Spangled Banner*. Qu'il fut un cri, un cri libre, un cri de refus, un cri de refus qui concentre tous les refus d'une jeunesse que l'avidité, la brutalité et le prosaïsme de la société d'alors révoltaient jusqu'à la nausée, un cri dont l'impact, quarante années après, vient encore fissurer la gangue de nos cœurs.

C'est cela que je voudrais dire dans ma lourdeur, plutôt que de verser dans cette admiration inoffensive et pieuse à laquelle je cède parfois, dans cette sanctification sans effets ni pouvoirs dont la musique de Hendrix est devenue souvent, me semble-t-il, l'objet.

Je voudrais dire haut la beauté de ce cri, la louer, la propager auprès de ceux qui n'ont pas eu la chance encore d'en faire, dans leur intimité, l'expérience (une expérience qu'il m'arrive d'appeler pour moi-même Expérience H, avec ce que cette formule suppose d'explosif), la porter vers eux avec cette force que je reçois d'elle depuis si longtemps et qui conduit ma main qui est en train d'écrire.

Mais ce n'est pas sans crainte que je me jette dans cet éloge. Quand je dis je me jette, cette expression donne une faible idée de mon appréhension. J'ai le sentiment, avec la musique de Hendrix d'être véritablement jetée sur un continent autre, dans une langue autre, ailleurs, j'ai le sentiment que je m'aventure et me découvre sur le sol qui m'est le plus étranger, je veux dire loin, très loin de la littérature qui m'a toujours accompagnée. Car, autant l'avouer d'entrée de jeu, je n'ai ni l'âge ni le goût d'être une fan de rock, et les cris suraigus des adolescentes à la vue de leur idole m'amuse autant qu'ils m'ébahissent,

je n'ai rien d'une experte en musique,

je n'en possède ni le savoir ni les armes,

~~je n'ai, du reste, nullement l'intention de me livrer à l'autopsie de *The Star Spangled Banner*,~~  
je n'envisage pas plus de faire concurrence aux biographies savantes, ni aux inventaires fétichistes, ni aux exégèses agenouillées et toutes bardées de dates et de détails (fort utiles à demeurant).

Je voudrais simplement faire l'éloge de l'Hymne joué par Hendrix le 18 août 1969, dans cet esprit analphabète cher au philosophe Bergamín, qui désignait par là, non l'ignorance frustrée, l'expéditive et fière d'elle-même, mais une approche démunie de toute volonté de maîtrise, de tout désir d'autorité, de tout savoir ornemental, lequel, croyant faire reculer le mystère d'une œuvre, en manquait, disait-il, l'essentiel, une approche sans défense mais sans naïveté et qui savait s'abandonner à la beauté plutôt que de tenter d'en mesurer en vain la démesure.

Je voudrais, disais-je, faire l'éloge de l'Hymne joué par Hendrix, dans cet esprit analphabète cher à Bergamín, et en allant par mes chemins imaginaires, au gré des fictions que j'ai brodées sur l'homme tout au long de ces années, à partir de détails glanés ici et là, des on-dit, des rumeurs, des histoires vraies et fausses et des Hauts Faits de la Légende hendrixienne.

J'écoute l'Hymne, ce matin, tout en jetant mes yeux sur le journal du soir qui nous promet plus encore de pauvreté et plus encore de fanatisme. Et je me dis que si *The Star Spangled Banner* n'a pu cesser d'agir sur nous depuis toutes ces années, s'il nous parle aujourd'hui avec une urgence et une intensité rares, s'il est plus que jamais d'actualité, ce temps où Hendrix apparut à l'épicentre d'un monde foisonnant de promesses et d'espoirs (et ce, en dépit des désastres guerriers et des exactions racistes), ce temps des rêves naïfs auxquels nous adhérames il y a près d'un demi-siècle, ce temps désormais est échu, et s'est éloigné de moi, de nous, à une distance astronomique.

Car Hendrix mourut en même temps que mourait une époque qui avait cru, déraisonnablement, que le pouvoir des fleurs désarmerait les mains les plus militaires.

Hendrix, à Woodstock, incarna, d'une certaine façon, la fin de ce monde, et son deuil.

Il fut ce feu d'espoir qui brûla sur lui-même.

Et il en fut les cendres.

Est-ce qu'on est déjà demain ou est-ce la fin du monde ? demandait-il.

Hendrix, dans une sorte de prescience, avait compris que nous étions déjà demain et que c'était la fin d'un monde.

Il avait compris que la paix et le bonheur qu'il souhaita à la foule, ce matin du 18 août 1969, à Woodstock, que cet idéal impossible auquel une génération avait éperdument aspiré était condamné à mourir.

Il avait compris que les cerfs-volants ne remplaceraient jamais les avions de chasse, que les lucioles de l'innocence s'étaient définitivement éteintes en Italie comme partout ailleurs, et que l'espoir (à qui la tradition, c'est mauvais signe, donne la couleur de l'épinard), que l'espoir d'une dignité partagée dans un monde meilleur avait pris l'eau de toutes parts jusqu'à puer la vase.

Il avait compris que la Beat Generation était morte avec Neal Cassady, retrouvé gisant, sous la pluie, comme un chien, le 4 février 1968, au bord d'une sinistre voie de chemin de fer, ses rêves utopiques enfoncés dans la boue.

Et si tout nom porte, paraît-il, un sens, on peut avancer que le nom de Hendrix, qui sonne comme Matrix, fut à la fois l'emblème de cet idéal naufragé et l'annonceur d'un monde qui n'en était alo

qu'à son commencement, un monde futuriste, beaucoup plus fauve et inhumain que le précédent, devant lequel mieux valait s'étourdir avant qu'il n'impose définitivement son règne.

Hendrix annonça ce monde à venir, ce monde où les églises seraient désormais électriques, Electric Churches, comme il les appelait des églises d'où il ne serait plus jamais chassé parce que tout simplement il en serait le maître, et qui nous introduiraient au temps des artifices, du cyber art, de la cyber info et du cyber amour sur des écrans qui ne s'éteindraient plus et qui bouleverseraient la production et l'usage de la musique tout comme ils bouleverseraient la production et l'usage du monde, un monde où, parallèlement, les mots consumérisme et mondialisation deviendraient banals, où le cynisme et l'emprise du fric sur toute chose étendraient leur pouvoir, et où la crapulerie financière ne cesserait de croître, la crapulerie financière dont Hendrix fut, je le dis et l'affirme, le sacrifié.

Car Hendrix ne mourut pas seulement d'un excès de barbituriques, comme partout il fut écrit.

Il mourut du mal de son époque.

Il mourut du déchirement d'une époque prise entre la fin de l'euphorie idéaliste des années 60 et le surgissement d'un monde autrement plus rapace et brutal, d'un monde happé par l'obsession du calcul économique. Il mourut du mal de son époque, du mal de son pays et du mal d'une logique qui commençait à s'affirmer, une logique pour laquelle il n'était pas fait, et qui est encore et toujours nôtre,

une logique marchande, sauvagement marchande, dont son immonde manager Jeffery fut l'un des pièces maîtresses.

Car son immonde manager Jeffery le jeta dans des tournées exténuantes et ne programma pas moins de deux cent cinquante-cinq concerts pour la seule année 1967 et presque autant en 1968, pour la bonne raison que son poulain (c'est ainsi qu'on commença à désigner, fort justement, ces bêtes de spectacle) était devenu une star que toutes les capitales s'arrachaient, et que les recettes de ses concerts augmentaient de façon fabuleuse.

Et l'immonde manager Jeffery qui ne pensait qu'à augmenter les marges déjà énormes qu'il prenait sur les bénéfiques et à posséder toujours plus de grosses villas, toujours plus de grosses bagnoles et toujours plus de grosses montres, l'immonde Jeffery dont Hendrix disait, dans ses (rare) jours de colère, qu'il n'était pas un mec mais un portefeuille (comme le fut avant lui l'immonde colonel Parker qui s'était outrageusement enrichi sur le dos de Presley en le poussant vers des chemins indignes), l'immonde Jeffery qui craignait que Hendrix ne se lassât d'un programme véritablement éprouvant, d'un programme qui aurait écrasé n'importe quel jeune homme de son âge fût-il le plus résistant, l'immonde Jeffery n'hésita pas à lui fournir en abondance drogues psychotropes, leur coût passant, je le précise, au compte des frais généraux.

Il l'approvisionna en dope pour, littéralement, le désarmer, pour l'anéantir, et briser en lui toute volonté de fuir, pour le mettre, en l'amenant à se nuire, hors d'état de lui nuire.

Et Hendrix qui était aussi résolu et souverain sur scène que vulnérable et mal assuré dans la vie, l'instar de ces marins qui, le pied posé sur la terre, ne savent plus marcher, Hendrix fit un usage immodéré des stupéfiants fournis par l'immonde Jeffery.

Il abusa du LSD qui l'emportait, halluciné, loin des morosités, sur un vaisseau spatial, comme on disait, voguant dans une brume pourpre en quête d'un havre où se poser,

loin de la réalité étroite et borgne, que l'acide heureusement défigurait jusqu'à la rendre

fantastique,

~~loin de la vulgarité des goujats du show-biz qui éructaient leurs bassesses en comptant le pognon,~~

loin des tournées aux quatre coins du monde qui le laissaient sonné et éreinté comme trente-s déménageurs,

et loin de tout ce qui pouvait ouvrir sa blessure d'enfance, sa blessure secrète dont je reparler plus tard, loin du vieux désespoir qui lui fit souvent, dans ses chansons, appeler la mort de ses vœux afin qu'elle le délivre.

Hendrix abusa de la dope jusqu'à en devenir brutal et irritable, lui qui avait toujours été d'une douceur de fille. Il se défonça chaque jour et plusieurs fois par jour, avec d'autant plus d'acharnement que l'ambiance qui régnait au sein de son groupe Te Jimi Hendrix Experience était devenue détestable, que Noel Redding était las qu'il lui dictât ses parties de basse, et que lui-même n supportait plus que les deux musiciens qui l'accompagnaient fissent régulièrement des plaisanteries sur sa noirceur sans mesurer à quel point elles pouvaient l'atteindre.

La tournée européenne qui avait débuté en janvier 69 n'avait fait qu'ajouter de la fatigue à la fatigue.

Et la tournée américaine qui lui succéda fut une épreuve supplémentaire. Peut-être l'épreuve la plus dure.

La légende dit qu'à Dallas, l'un des flics qui assuraient le service de sécurité pour le concert d'un soir, un type à la nuque rasée et qui marchait les pieds en dedans, le menaça d'un flingue en hurlant à l'adresse de son tourneur Tu diras à ton nègre que s'il joue *The Star Spangled Banner* ce soir, ressortira pas vivant du bâtiment !

Hendrix comprit ce qu'il savait déjà et qui lui fit du mal une fois encore. Il comprit que ce flingue qui aboyait patriotiquement était le porte-parole d'une Amérique blanche hantée par la terreur et le chaos politique, inséparable selon elle du chaos sexuel, les deux affreusement nuisibles à l'idéal chrétien, affreusement favorables à l'infiltration communiste et affreusement générateurs de criminalité rampante, c'étaient les expressions dont, à l'époque, on usait.

(Rappeler que, en 1940, Igor Stravinsky, qui avait orchestré *The Star Spangled Banner* pour l'Orchestre symphonique de Boston, fut malmené par la police, arrêté pour « falsification de biens publics », et libéré vingt-quatre heures après, avec quelques égratignures et un cocard du plus beau mauve. Hendrix avait-il entendu la version de Stravinsky que les autorités avaient jugée délictueuse ?) Quelque chose me dit que oui et qu'il voulut, en quelque sorte, faire pire, je veux dire mieux. Hendrix, à la fin de ce maudit printemps 1969 et de cette maudite tournée qui l'avait conduit à travers l'Amérique dans des villes où le racisme était la règle et où les Noirs étaient traités comme des bêtes, Hendrix avait atteint, je crois, la limite de ce qu'il pouvait supporter. Il était à bout.

Alors, il décida de dire stop aux tournées, il avait trop présumé de ses forces, stop à son groupe Te Jimi Hendrix Experience, il avait l'insupportable sentiment de s'y enliser, stop aux concerts à la chaîne, il fallait à tout prix qu'il reprît souffle, et stop au despotisme bonhomme (le pire) de son manager Jeffery dont il était, d'une certaine façon, le nègre.

Il se fit le serment, c'est ce que j'imagine, de ne pas consentir un jour de plus à ce qui le brisait. C'est-à-dire :

– de ne plus entendre une seule fois le mot thune, ni le mot fric, ni le mot blé, ni le mot pognon, ni le mot bénéf, ni le mot cible, ni le mot résultat, ni les expressions taux d'amortissement, ou taux d'occupation, ou taux d'intérêt, ni aucune de ces phrases que Jeffery avait sans cesse à la bouche et que Hendrix entendait comme on entend une langue étrangère dont les sonorités vous sont hostiles,

– de s'écarter résolument d'une image publique qui ne lui renvoyait que la caricature de lui-même en sauvage,

---

– de rencontrer de nouveaux musiciens dont l'émulation éveillerait la sienne et qui lui permettraient de sortir sa musique du cadre étroit du rock où il commençait à s'ennuyer,

– et surtout, surtout, d'envoyer paître Jeffery dans les grandes largeurs, au moins pendant un temps.

Sans quoi, se disait-il, sans quoi il se perdrait de vue. Sans quoi il perdrait de vue la musique, la femme.

Sans quoi il irait à sa propre perdition.

Il s'attela à ce projet.

Et se mit à chercher un asile, loin de tout ce fracas qui l'entourait depuis ces deux ans de démence, un asile où il pourrait marcher, nager, se jeter dans l'herbe, galoper à cheval, regarder le ciel, vivre avec des amis et se vouer enfin à ce qui était sa vie.

Et en juillet, il emménagea pour tout l'été dans une grande maison, à Shokan, un village du comté de Sullivan, non loin de la ville de Woodstock qui deviendrait bientôt célèbre dans le monde entier.

Il demanda à son ami Billy Cox, l'ami des jours difficiles qu'il avait connu à l'armée, de venir le rejoindre, et appela près de lui quatre autres musiciens, le guitariste Larry Lee qu'il avait rencontré à Nashville en 1963, le fidèle Mitch Mitchell, et deux percussionnistes, Jerry Velez et Juma Sultan, afin qu'ensemble ils préparassent le festival qui devait avoir lieu à Woodstock, le mois suivant.

Alors, il se sentit repris par l'ancienne fièvre.

Alors, son désir de créer qui s'était épuisé revint à toute allure.

Alors, il répéta avec ses musiciens des morceaux qui lui firent dire en riant que ces compositions les conduiraient direct en taule.

Et j'ai le sentiment que ces quelques semaines furent, pour lui, une trêve. La vie comme elle l'entendait. La vie renouée. La vie faite musique.

Et le lundi 18 août 1969, à 8 heures du matin, Hendrix monta sur scène, suivi de ses cinq musiciens, Billy Cox à la basse, Larry Lee à la guitare rythmique, Jerry Velez et Juma Sultan aux percussions, et Mitch Mitchell à la batterie. Le groupe s'appelait Gypsy Sun & Rainbows. Il était le dernier à passer.

Le ciel était fade.

Le sol boueux.

Canettes et papiers gras.

Et dans l'air une mélancolie de fin de fête.

Des quatre cent mille spectateurs qui étaient arrivés au début du festival, il n'en restait plus qu'un vingt mille.

Hendrix commença de jouer.

Yeux clos.

Visage calme, comme toujours.

Présent, intensément, et cependant comme en retrait. Livré à ce qui surgissait de sa guitare, et qui était puissant jusque dans les silences. N'opposant nulle défense à la musique qui lui venait (comme on laisse venir, en ce moment, les mots sur lui, sans me soucier qu'ils sonnent sur ce ton exalté qui d'ordinaire j'abomine).

Hendrix commença de jouer, et ses accords arrachèrent à la foule ses dernières somnolences.

Sur scène, on ne voyait que lui.

Sur toutes les scènes où il se produisait, on ne voyait que lui.

Il déclara avec humour que son groupe jouerait faux et tranquillement.

Joua plusieurs morceaux.

Puis, à 9 heures exactement, il fit sonner les premières notes de l'Hymne, celui dont je veux vous parler, l'Hymne américain qu'il avait déjà joué au Winterland de San Francisco, au Royal Albert Hall de Londres, et dans quelques villes de la tournée américaine, mais que très peu, alors, connaissaient.

Hendrix fit sonner les premières notes de l'Hymne,

et tout l'espace en fut soudain bouleversé,

et ceux qui étaient encore présents à Woodstock, ce jour-là, le 18 août 1969, à 9 heures du matin, ceux qui étaient venus des régions les plus éloignées de l'Amérique pour ces trois jours de paix et de musique comme on les appela, en furent bouleversés comme cela n'arrive que de très rares fois dans une vie.

Ils pressentirent que cette fulguration, que cette salve d'une puissance à vous flanquer par terre, que cette beauté furieuse dont ils étaient les témoins, n'avait nul précédent et ne se répéterait jamais plus.

Ils pressentirent qu'elle dépassait le champ musical, qu'elle dépassait le champ poétique, qu'elle dépassait le champ politique, qu'elle dépassait la protestation à quoi souvent, par la suite, on voulut la réduire.

Ils pressentirent que la forme nouvelle et la langue nouvelle qu'ils attendaient pour exprimer à la fois leur dégoût du mensonge et l'horreur de la guerre, leur appétit de vivre et leur faim d'infini, ils pressentirent que cette forme nouvelle se trouvait, là, soudain, incarnée.

Car Hendrix à lui seul, et par le seul moyen de sa guitare, Hendrix leur fit entendre, à bon port, portant, une certaine vérité de l'Amérique.

Il leur révéla, par le seul biais de sa musique, que les États-Unis étaient, depuis



commencement, désunis. Il dénomma la désunion.

À lui seul, il la prit en charge.

---

Et mit brutalement à découvert ceci : c'est qu'il n'y avait pas une Amérique unie, unifiée, uniforme, c'est-à-dire blanche, prospère, conquérante, animée d'une unique conception de l'homme de la vie,

mais qu'il y en avait cent,

qui formaient un troupeau

appelant au secours

et sur lequel on fermait vertueusement les yeux.

Nul ne savait cela mieux que lui, le trois fois bâtard, le trois fois paria, le trois fois maudit, le trois fois chéri, dont les veines charriaient du sang noir, du sang cherokee, et quelques gouttes de sang blanc, lui qui vivait avec trois cœurs battants, et peut-être davantage.

Car Hendrix était, à lui seul, un continent et une Histoire.

Par le seul moyen de sa musique qui brassa dans un même chœur le sanglot des Indiens Cherokees chassés de leurs sauvages solitudes, la nostalgie des esclaves noirs qui chantaient le blues dans les champs de coton, les fureurs électriques du rock'n'roll moderne et les sons si nouveaux du free-jazz, par le seul moyen de sa musique, il rameuta, en trois minutes quarante-trois, le troupeau d'Amériques qui faisaient l'Amérique et qui hurlèrent à la mort de se voir ainsi regroupées.

Toutes ces Amériques incompatibles, dissonantes, ennemies,

ces Amériques divorcées, malheureuses,

ces Amériques démembrées,

l'Amérique des Noirs privés du droit de s'asseoir dans les snacks et de pisser dans les stations-service, des Noirs confinés dans des étables et nourris de la pâtée des porcs, des Noirs chassés des jardins publics, chassés des plages, chassés des cinémas, chassés des églises, chassés des bordels, chassés des night-clubs, chassés des cimetières, chassés des écoles et chassés de toutes parts,

l'Amérique des Indiens et leur peine éternelle et leurs noms qui n'étaient plus rien, Okone, Natchez, Chattahoochee, Kaqueta, Orocono, Wabash, Chippewa, Chickasaw, Oshkosh, Spokane. l'Amérique des Indiens qui, après avoir vécu libres et maîtres de leur sol au bord de lacs violets furent légalement spoliés, légalement trahis, légalement exilés, légalement massacrés, *Tuez-les tous !*, légalement traités en réprouvés et légalement parqués dans des préfabriqués de fortune,

l'Amérique de Nixon qui les entraînaient irrévérablement vers une guerre interminable, une guerre qui dépassait de beaucoup la mesure d'un désastre national, une guerre qui était comme une plaie empoisonnée dans l'esprit de la jeunesse, une guerre livrée par la nation la plus puissante du monde contre un pays minuscule, et que beaucoup regardaient comme injuste,

et l'Amérique des Américains moyens que Dieu les bénisse, des Américains moyens tous imprégnés de sentiments patriotiques, très respectueux de la bannière étoilée et des opérations Speedy Express, bons pères, bons citoyens, bons époux, bons voisins, inscrits pour la plupart dans des ligues de vertu, banalement salauds, banalement racistes, gobant sans rechigner tous les mensonges présidentiels bien qu'ils laissassent mauvais goût, mais s'offusquant à grands cris de la tignasse de leur fils qui s'était rendu à Woodstock écouter une musique de nègres uniquement conçue pour abaisser les Blancs à leur niveau.

Et toutes ces Amériques que je viens de nommer, l'Amérique d'un passé enseveli vivant et qui  
~~l'on voulait mort, l'Amérique d'un présent douloureux pris entre des vents contraires, et l'Amérique~~  
d'un futur électrique qui préparait déjà, souterrainement, l'élection d'Obama, toutes ces Amériques  
qui faisaient l'Amérique, il leur donna accueil, les fit entendre toutes,  
et monstrueusement les hybrida,  
en hybridant leur musique.

Parce qu'il refusait de croire à l'imposture d'une réconciliation, parce qu'il refusait de se plier  
la vision œcuménique que les politiciens d'alors avaient pris l'habitude de dispenser aux foules  
toujours prêtes à gober ce qui les reconforte,

il fit sonner l'hymne d'une Amérique qui endossait toutes ses appartenances, l'entrecroisement  
de ses appartenances et leur brutal affrontement.

Il les fit s'entrechoquer dans une sorte d'explosion maîtrisée qui projeta à la surface mille  
morceaux brûlants d'Histoire et mille ombres de morts, mille ombres de morts arrachés à l'enfer,  
veux dire à l'oubli.

*Il parle vrai, qui parle l'ombre.*

À la foule qui l'écoutait, ce matin d'août 1969, à Woodstock, la musique de Hendrix parla vrai.  
Elle leva le déni autant que le mensonge et substitua au regard qui depuis si longtemps se déroba  
devant l'insoutenable un regard qui, violemment, cruellement, l'affrontait.

Loin de moi l'idée d'interpréter et de réduire la musique de Hendrix à l'expression d'une vérité.  
Loin de moi l'idée de voir en l'Hymne un plaidoyer qui aurait cherché à édifier, à convertir ou  
pesamment convaincre la foule de Woodstock, comme avait cherché à le faire, deux jours auparavant,  
la bien-pensante et sermonneuse Joan Baez.

Mais cette vérité abrupte et sans détour que la foule, regroupée autour de la scène, entendit  
ce matin du 18 août 1969, à Woodstock (quand je parle de vérité, je n'entends pas la vérité version  
Pravda qui se décrète et se rengorge, mais celle déchirée déchirante qui surgit fortuitement du poème  
celle qui se risque, funambule, sur le fil, celle qui se laisse deviner ou qui s'offre, sauvage et sans  
calcul), cette vérité ce fut Hendrix qui la porta avec une puissance et un calme qui stupéfièrent,  
qui la porta sans ouvrir la bouche,  
avec seulement une guitare,  
chargée comme un fusil.

Hendrix fit hurler ensemble toutes ses Amériques aimées et exécrées, il les fit hurler ensemble  
dans cette langue d'incendie dont je reparlerai plus tard,  
dans cette langue monstre qui rendit immédiatement caduque toute autre forme d'expression,  
cette langue avec laquelle aucune autre n'aurait pu rivaliser,  
car aucune autre n'aurait été capable d'embrasser, comme il le fit avec sa seule guitare, toutes  
ces voix qui se cognaient dans un chœur atroce et magnifique,  
un chœur déchiré, discord,  
un chœur bousculé où la violence la plus folle se cogna à la puissance contenue, la fureur  
grondante au murmure, l'horreur la plus effroyable à la beauté, et l'angoisse de la mort à l'inauspice  
espérance,

un chœur disloqué, grinçant, un chœur monstrueux où le blues, le rock, la soul, le free-jazz,  
brame indien et l'hymne de la nation procédaient à des fornications contre nature, fornications

qu'aucune littérature au monde n'aurait pu exprimer, pour la simple et bonne raison que les phrases écrites ne peuvent que se succéder, sous peine d'entraîner une confusion analogue au brouhaha d'un café en Espagne à l'heure des tapas, ce qui n'est pas peu dire.

Et cette vérité violente que Hendrix fit résonner sur l'envers sombre d'une Amérique vernissée, cocardière, et sûre de son droit, constitua pour tous ceux qui étaient là, ce matin du 18 août 1969 à 9 heures, à Woodstock, une délivrance,

une délivrance qui les laissa déconcertés et étourdis, mais une délivrance salutaire et j'irais jusqu'à dire cathartique comme (je prends le risque de cette comparaison quitte à encourir les foudres des experts gréco-latins), comme le théâtre antique le fut pour la société de son temps, lequel, en proposant au public des héros écartelés entre des pouvoirs contraires, permit à tous (car tous sans exception, qu'ils fussent pauvres ou métèques, étaient conviés aux Grandes Dionysies) de méditer sur les valeurs sociales de leur époque.

En trois minutes quarante-trois, *The Star Spangled Banner* rendit respirable l'air d'un pays où la jeunesse suffoquait, cernée qu'elle était par des discours qui, cherchant à toute force à gommer les aspérités de l'Histoire, ne faisaient que lui mentir.

Car pour rendre l'air de l'Amérique respirable en 1969, l'Amérique de John Wayne et des pom girls à grosses cuisses, il fallait qu'une voix osât dire les autres Amériques, les Amériques innommées, les Amériques humiliées, les Amériques obscures, celles qui constituaient la face sale et repoussante du Rêve Américain, celles qu'ignorait l'Amérique radieuse, conquérante et rose de sang des pubs télévisées.

Car pour rendre l'air de l'Amérique respirable en 1969, il fallait lever le déni des forfaits perpétrés par la guerre au Vietnam, laquelle se fardait des meilleures intentions et parlait pudiquement de volonté pacifiante.

Il fallait faire parler les morts, tous les morts, les morts du Vietnam, bien sûr, mais aussi les morts des révoltes noires écrasées par la force dans le quartier de Watts, et les millions de morts indiens dont la terre américaine était, en quelque sorte, le sépulcre.

Il fallait dénoncer les bombes au napalm de la libération, les conscrits enrôlés en majorité parmi les Noirs et les Blancs des classes pauvres, la grande injustice et la grande douleur diffuse.

Il fallait dire la pitié, l'espoir impatient, le goût ardent pour l'amour et la paix avec la fougue propre à la jeunesse, et ouvrir en même temps la poitrine de l'Amérique afin d'en exhiber son cœur violent.

Dans de grandes œuvres d'art, le monstrueux des temps modernes prend conscience de soi, dit le philosophe Peter Sloterdijk.

Hendrix se risqua, ce matin du 18 août 1969, à Woodstock, à dire le monstrueux de l'Amérique dont les Américains étaient à la fois victimes et complices.

Il se risqua à dévoiler les vérités mauvaises que l'Amérique schizophrène cherchait à esquiver derrière ses bruyantes professions de dévouement à la bannière étoilée.

Il se risqua à mobiliser sa mémoire et révéla des pans d'une Histoire passée et présente que l'Amérique vertueuse escamotait ou enterrait.

Et son geste prit valeur d'exorcisme.

Car aucun de ces jeunes gens qui étaient venus écouter de la musique, à Woodstock ce 18 août 1969, ne voulait de cette Histoire beautiful, endimanchée et aveugle de ses crimes, que les discours officiels répandaient sur les ondes,

alors qu'ils voyaient les ghettos des Noirs privés de droits civiques s'embraser un à un, et les émeutes succéder aux émeutes à Los Angeles, à Harlem, à Cleveland, à Detroit, à Savannah, à Newark, à Chicago, et dans plus de cent villes,

alors qu'ils voyaient les Indiens croupir dans d'infamantes réserves et se suicider lentement en dansant la danse du hibou pour les touristes du dimanche, ou attendre un rôle de figurant dans un western de série B en y feignant la mort dans un combat perdu d'avance,

alors qu'ils voyaient revenir de Saïgon des soldats amputés de leurs membres, hallucinés d'horreur, complètement défoncés, et certains rendus fous, puisque la guerre, j'en suis certaine, peut rendre fou.

Les jeunes gens venus à Woodstock pour ces trois jours de paix et d'amour ne voulaient pas d'une vie salopée à tout jamais par la guerre.

Aucun ne voulait mourir dans la forêt hagarde de Ho Bo, ou le corps enlisé dans les rizières de Drang quand la mousson transforme le monde en boue.

Aucun ne voulait rouler en Jeep sur des pistes minées, ni piloter un C-130 tout empli de cadavres ni ramper la nuit dans une jungle inextricable, bourré de Dexedrine, et le visage peint grotesquement en vert, ni tomber brusquement dans une fosse hérissée de pieux.

Aucun ne voulait flinguer des niaquoués, ni empiler leurs corps à coups de rangers, ni mettre feu à leurs paillotes, ni tirer sur leurs poules, même si détruire était devenu, pour certains, un vice.

Aucun ne voulait mettre son pied sur une mine, ni se prendre une grenade dans les couilles, une roquette dans le bide, ni un gaz paralysant dans les yeux.

Aucun ne voulait vivre avec un esprit vidé de sa jeunesse, vidé de sa morale, vidé de toute joie avec juste un désir au fond de soi : être blessé afin de foutre le camp au plus vite.

Aucun ne voulait faire acte de courage quand le courage consistait à décharger son arme sur un Viet terrifié, et vivre le restant de ses jours avec le souvenir atroce de son regard.

Aucun n'était fait pour ça.

Aucun ne voulait enfourner les corps en pièces des GI dans des sacs à macchabs, comme on l'appelait, ni vomir son horreur dans des chiottes de fortune.

Aucun ne voulait pleurer devant le sentiment horrible d'être abandonné de Dieu et du monde entier.

Ce qu'ils voulaient, ces jeunes gens venus à Woodstock pour trois jours idéaux, c'était écouter *The Star Spangled Banner*, là, debout, robustes et bien vivants, en live plutôt qu'au travers d'écouteurs qu'il fallait, dans la jungle, plaquer sur les oreilles pour atténuer le bruit des hélicos qui ne cessaient leur bourdonnant va-et-vient, ou qui touchés par la mitraille s'écrasaient sur le sol tels d'énormes oiseaux de proie, dans un fracas que la musique de Hendrix, ce matin-là, rendit réel jusqu'à l'hallucination.

Car Hendrix fit ceci : il s'empara de l'hymne américain, lui arracha ses vieilles fringues et ses médailles qui cliquetaient sur sa poitrine militaire, et il y introduisit son refus violent d'un monde violent, un refus d'une violence folle, d'une violence cent fois plus violente que toutes les violences qui, çà et là, explosaient.

Hendrix se réappropria une violence que la jeunesse de son époque n'avait fait, jusque-là, que subir.

Il se la réappropria comme une part revendiquée de lui-même,

comme une force de combat,

une force de vie,

démessurée.

Une Furie en lui se dressa contre l'afféterie,

contre le mensonge,

contre la guerre qui est la plus laide des laideurs,

contre les crimes organisés par le gouvernement dont une part de l'Amérique, benoîtement, s'accommodait, contre les passions enragées de la mort chez ceux qui ne risquaient nullement de mourir, je veux parler de ces puissants qui s'obstinaient, les uns par intérêt, les autres par orgueil imbécile, dans une guerre de désastre. À coups de décharges électriques, il ébranla l'espace, et les esprits.

Il eut la violence terrible, implacable, des doux.

Et le calme.

~~*La vérité et la justice exigent le calme, et pourtant n'appartiennent qu'aux violents.*~~

Hendrix usa de sa violence comme on use d'une arme pour imposer la paix.

Puis, cette violence, il la convertit en beauté, car c'est la seule conversion qui vaille.

Une beauté extrême, paroxystique, je voudrais trouver des mots neufs. Une beauté chargée d'horreur, insoutenable, j'y reviendrai.

Une beauté monstrueuse.

Mais pour qu'un homme ait pu dire monstrueusement le monstrueux d'une époque, pour qu'il ait pu exprimer le pire, encore fallait-il qu'il ait lui-même vécu le pire en lui et hors de lui.

*On ne tutoie pas sans raison le tonnerre.*

Encore fallait-il qu'il ait admis que le mal et la violence étaient irréversiblement inscrits dans son enfance et dans son legs.

Encore fallait-il qu'il ait suivi, dans sa jeunesse, un apprentissage poussé de la misère, et retenus au passage, quelques déterminantes leçons d'abîme.

Encore fallait-il qu'il ait livré une guerre civile en lui et contre lui, et approché les bords de son propre gouffre. Mais cela ne suffisait pas.

Il fallait, à la différence de la plupart d'entre nous qui ne pensons qu'à refouler notre douleur et à l'esquiver par mille feintes, il fallait un jeune homme qui ait accepté de la regarder en face (la douleur) et de l'empoigner, et d'empoigner du même geste tout le bien tout le mal, tout le noir et tout le rose (le rose dont il se drapa, par dérision, le temps d'une photographie), toute la gloire et la lie, toute la merde et l'or et ce qu'il y a entre les deux, bref, de prendre, dans une même brassée, toute la vie.

Il fallait un jeune homme animé d'un tel courage. Pourquoi parle-t-on si rarement du courage dans l'art, alors qu'il est à son principe ?

Il fallait un jeune homme dont le sens aigu de la beauté ait en lui, pour inséparable corollaire, une égale sensibilité à l'horreur.

Il fallait un jeune homme qui puisse dire, mieux que tout autre, cet état d'abandon et de solitude dans lequel sont, au fond, tous les hommes, qu'ils en aient conscience ou pas. Je tiens que la musique reçoit ses beautés d'évoquer cette condition d'abandon, disait le philosophe Jean-François Lyotard.

Il fallait un jeune homme qui sache user de la force que lui donnaient le sang de sa jeunesse et son amour démesuré de la musique, pour la greffer à cette intensité sombre que lui donnait sa conscience du pire.

Et Hendrix fut celui-là.

Irremplaçablement.

*Il faut beaucoup de chaos en soi pour accoucher d'une étoile qui danse.*

Hendrix fut celui qui, parce qu'il avait vécu le pire, fit danser les étoiles sur la bannière américaine.

Car Hendrix avait vécu le pire.

~~Car il avait grandi sans mère. Est-il pire chose au monde ? Comment le dire sans mièvrerie ?~~ Est-ce la pire chose au monde que de s'endormir sans baisers sur le front, sans histoires de loups qui mangent les grand-mères, sans ce regard posé sur vous qui vous dessine et qui vous fonde, sans ces mains qui ramènent le drap sous votre petit menton, qui arrangent votre col de chemise froissé, qui lacent vos souliers et caressent vos joues toutes mouillées de sucre ?

Sa mère l'abandonna souvent et durant de longs mois. Sa mère ne parvint pas à être mère.

J'ignore les raisons de cet empêchement qui, probablement, la brisa. Ce que je sais, c'est que Jimi n'eut pas, auprès de lui, une mère pour lui dire tu es beau, tu es mon enfant, mon chéri, mon trésor adoré, pour se réjouir de ses petites joies, pour fêter ses quatre ans et guetter tendrement ses progrès en paroles.

Pas de mère pour rafraîchir son front lorsqu'il avait la fièvre.

Pour poser un baiser sur la plaie du genou, mon tout-petit, mon cœur, mon bébé, ce n'est rien.

Pour combattre la peur, la peur du noir, la peur des autres, la peur de tout, et le garder du mal.

Pour répondre aux questions sur la naissance des bébés, Par quel trou ils sortent vu la grosseur de leur tête ? sur les morts qui vont au ciel et qui n'en tombent pas, Comment ils tiennent là-haut alors que c'est de l'air ? sur l'argent gagné par Frank Sinatra, C'est combien par rapport à papa ? sur l'amour, Qu'est-ce que ça veut dire faire l'amour ? Est-ce que c'est se coller contre quelqu'un ? ou pire ? mais alors quoi ? Est-ce qu'il faut être nu ? Bobby a dit qu'il fallait être nu, mais pourquoi ? Est-ce que tous les parents se disputent ? Pourquoi le mot pipe fait rire Chuck ? Pourquoi certains jours les adultes titubent ? Pourquoi ils parlent comme s'ils avaient de la farine dans la bouche et se mettent à pleurer pour des bêtises ? Est-ce qu'ils n'ont pas assez mangé ? Enfin, toutes ces perplexités qui occupent l'esprit des petits enfants.

Hendrix n'eut pas de mère à qui dédier cette victoire que sont les premiers pas tâtonnants dans le monde, pas de mère vers qui courir, les bras tendus.

Pas de mère à qui dire Aide-moi. Défends-moi. Sauve-moi de la solitude. Apprends-moi à vivre. À me battre. Pas de mère qui simplement l'assurât qu'il était digne d'amour.

Juste avant de mourir, Hendrix écrivit une chanson où il se demandait, avant de sortir du ventre maternel, si on voulait bien de lui dans les parages, ajoutant que, par l'ouverture du nombril, il n'avait aperçu au-dehors, avant de s'y risquer, que des visages renfrognés et la folie compliquée des adultes.

Peut-on imaginer la douleur d'un destin marqué par un accueil dans l'existence aussi rébarbatif et aussi cruellement privé d'égards ?

Peut-on imaginer le combat de haute lutte que Hendrix dut mener pour apporter la preuve qu'il méritait une réception un peu moins lamentable ?

Hendrix mena ce combat.

Et l'on peut dire qu'en partie il le gagna.

Mais en partie seulement. Car si son père fut le témoin comblé de son triomphe, sa mère mourut sans savoir qu'elle avait donné la vie à un enfant prodige que les lions des montagnes avaient un jour posé sur les ailes d'un aigle, je cite Hendrix lui-même.

*Si vous ne voulez pas de moi, je serai ravi de retourner dans le territoire des esprits pour me reposer un peu*, écrivit-il. C'est ce qui lui arriva, en un sens, quelques mois à peine après qu'il eût composé ce texte.

Dès sa venue au monde, Hendrix, disais-je, connut le pire.



---

sample content of Hymne

- [This Morning I Met a Whale \(UK Edition\) pdf, azw \(kindle\)](#)
- [click MÅstaren och Margarita](#)
- [Last Canadian Beer: The Moosehead Story online](#)
- [Sky Dragons \(Dragonriders of Pern, Book 24\) pdf](#)
- [Mila 18 book](#)
  
- <http://bestarthritiscare.com/library/This-Morning-I-Met-a-Whale--UK-Edition-.pdf>
- <http://paulczajak.com/?library/M--staren-och-Margarita.pdf>
- <http://anvilpr.com/library/Preparing-Your-Daughter-for-Every-Woman-s-Battle--Creative-Conversations-About-Sexual-and-Emotional-Integrity-->
- <http://anvilpr.com/library/From-the-Ground-Up--A-Food-Grower-s-Education-in-Life--Love--and-the-Movement-That-s-Changing-the-Nation.pdf>
- <http://cambridgebrass.com/?freebooks/Mila-18.pdf>